

DISCOVRS 389

ET

CONSIDERATIONS

Politiques & Morales

SVR LA

PRISON

DES PRINCES

DE CONDE,

CONTY. ET DVC

DE LONGVEVILLE.

*Par M. L.*



A PARIS,

Chez SEBASTIEN MARTIN, rue S. Jacques, à l'Enseigne  
S. Iean l'Euangeliste, deuant les Mathurins.

M. DC. L.

097.889

DISCOUVER  
ET  
CONSIDERATIONS

Poignez & Morsler

SVR LA

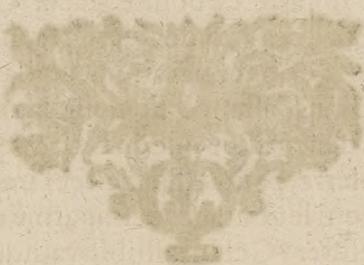
PRISON

DES PRINCES

DE CONDE

COMTE ET DUC

La M.L.



A PARIS,  
Chez JEAN MARTIN, au Salon, à l'Hotel  
de la Couronne, au Salon de la Couronne.

M. DC. L.



DISCOVRS

ET CONSIDERATIONS

Politiques & Morales sur la  
prison des Princes de Con-  
dé, Conty, & Duc de Lon-  
gueville.



'A y de la peine à trouuer les premiers termes de ce discours. Le sujet que j'ay pris m'estonne, & rebouchant les pointes de mon imagination il confond tout l'ordre & toute la suite de mes pensées. Je veux parler du Prince de Condé prisonnier, mais ie ne sçay de quelle sorte le faire pour le faire de bonne grace. Celuy qui pour glorieuses marques de ces grandes victoires, nous a enuoyez captifs les generaux de nos ennemis, peut-il estre prisonnier luy-mesme? Ce terme n'offence-t'il point la vray semblance? Vne chambre qui n'est grillée que de fer, & qui n'est fermée que de bois & de pierre, peut-elle arrester l'impetuosité de ce grand courage, à qui le courage mesme armé de fer & de flamme n'a iamais pû resister? Cet infailible vainqueur qui si souvent a vû fuir deuant luy des milliers de vaincus, peut-il vaincu, se voir aujourdhuy arresté par vn petit nombre de

A. ij.

vainqueurs? ce triste prodige est difficile à croire; nous ne  
 scauons comment nous deffendre de sa surprisè, & toutesfois  
 nos propres yeux sont tesmoins qu'il est arriué.

Nous le voyons ce ieune audacieux, qui comme vn autre  
 Icare ( pour s'estre trop approché de l'autorité suprême, de  
 ce Soleil ardent & redoutable qui brusle les ailles à tous les  
 temeraires que le vol emporte trop haut ) est tombé dedans  
 sa disgrâce, comme dans vne mer fatale où s'abyssent tous  
 ses desseins.

Que les mouuemens de la fortune sont à craindre, & que  
 les fauoris de cette inconstante Deesse ont peu de sujet de se  
 glorifier de sa faueur! Ceux qui establisent leur felicité sur  
 elle, prennent vn fondement de leur bon-heur bien peu soli-  
 de, & ne font pas les sages reflexions, que sur son inconstance  
 faisoit autrefois Paul Æmile vainqueur de Perseus Roy Ma-  
 ccedonien. Il ne vit pas si tost ce Roy miserable en son pou-  
 uoir, qu'il demeura long-temps sans rien dire; il expliqua  
 d'abord ces iudicieux sentimens par ce profond & ce graue  
 silence: & si tost qu'il ouurit la bouche pour parler, qui pourra,  
 dit-il, se fier desormais à la fortune? si en vn moment nous  
 auons renuersé la maison du Grand Alexandre; Quelle vi-  
 cttoire, quel gain de batailles, de villes ou de Royaumes nous  
 doit assurez d'vne perpetuelle prosperité? puis que ce super-  
 be successeur du plus grand Prince de la terre, que tant de  
 milliers de soldats suiuoient, vient de ceder au bon-heur de  
 nos armes, & se voit reduit de receuoir iour à iour son manger  
 & son boire par la main de ses ennemis. S'il en faut croire le  
 sage Solon, ce que nous nommons la Fortune n'est point vne  
 Deité qui nous soit heureuse, puis que selon son sentiment  
 nul ne peut estre dit heureux pendant la vie, & qu'elle ne  
 nous touche plus apres la mort. Cæsus n'auoit pas pû com-  
 prendre cette verité dans l'abondance de ses richesses, &  
 dans la grandeur de sa puissance; & lors que Solon la luy vou-  
 loit persuader il s'en moquoit, & ne pouuoit estimer sage ce-  
 luy qui ne pouuoit l'estimer heureux: mais quand vaincu par  
 Cyrus, & condamné à mourir, il se vit eleué sur vn bucher  
 mortel

mortel au lieu de son trosne de gloire, & qu'il commença à sentir les atteintes & les premieres poinctes de la flâme dont il alloit estre la proye, ô Solon, Solon! s'esforia-t'il, en aduoiant ce qu'il ne pouuoit plus nier.

Et de fait, si nous considerons bien le prodigieux nombre d'accidens qui peuuent desoler les plus contens des hommes, nous verrons aisement qu'il n'en est point dont la felicité soit si parfaite au monde qu'ils soient asseurez de s'en garantir. Ceux qui l'establissent en la fortune, esprouuent tous les iours qu'elle est en vn perpetuel branle, & que pour precipiter du haut au bas de sa rouë elle n'à qu'à faire vn demy tour. Ceux qui la posent d'vn autre costé dans les lumieres de l'entendement, n'en peuuent pas esperer vn contentemēt plus solide. Iamais toutes les clartez dont cettē noble partie de l'ame souhaite les illuminations, ne luy sont entierement emanées. Il reste tousiours des obscuritez dans la nature des choses, qu'elle ne peult & qu'elle voudroit bien penetrer; & ses inutiles desirs meslent des peines à ses ioyes qui en troublent & qui en confondent le calme. Aristote celuy de tous les sçauans qui entra plus auant dans ces impenetrables obscuritez, n'ayant pū comprendre les causes du flux & du reflux par le desespoir de sa mort resmoigna trop la douleur de sa vie.

Ilya, disent les Philosophes, vn certain cerele d'actiuité au mouuement des choses, iusques où peut s'estendre leur action, & au delà duquel il luy est impossible d'aduancer. Tout à ses bornes & ses limites & les auantages de l'esprit & de la fortune, ne vont point iusqu'à l'infinité. Il est vn certain poinct de reuolution qui fait retourner le Soleil du Cancre au Capricorne, qui fait les rebrousemens du flux de la mer quand il s'est aduancé iusques à luy: Qui commande aux saisons de retourner les vnes dās les autres, comme elles sont sorties les vnes des autres, & qui agissant iusques sur les substances spirituelles oblige l'ame de sortir du corps qu'elle informe quelque temps apres qu'elle y est entrée, & l'y fera encores retourner quelque temps apres en estre sortie. C'est

B

de ce point fatal que dépendent les biens de la terre, & iustes auquel seulement peuuent monter les richesses du corps & de l'entendement. Delà, il faut qu'elles descendent & qu'elles soient precipitées dans le neant d'où elles sont sorties. Il est vray que ce point n'est pas esgalement près & esgalement loing de tout le monde, & que quelques-vns le rencontrans plustost sont plustost obligez à rebrousser. Il y a des sçauans & des fortunez qui tombent dans l'enfance & dans la difette, & d'autres qui ont l'aduantage de ne perdre leur science & leur fortune qu'avec le iour; ce n'est pas qu'il n'y ait de reuolution & de precipice pour eux aussi bien que pour les autres, mais c'est plustost que la vie est courte & qu'ils n'ont pas le loisir de tomber: ou si nous le voulons encores mieux leur mort est leur reuolution. Les autres ne vont pas si loin pour la trouuer, ils la rencontrent en diuers endroits de la vie; celuy-cy dedans la ieunesse, celuy-là dans l'adolescence, tantost dedans l'âge viril, & tantost dedans la vieillesse. Combien les Romains dedans leurs triomphes ont ils traîné de captifs de tous aages, & combien ont ils fait de ieunes & de vieillards malheureux?

La fortune ne recognoist & ne fauorise ny vice ny vertu, ny âge ny sexe, ny grandeur de naissance, ny grandeur de pouuoir. Ce redoutable Mahometan, dont l'Empire que possèdent encores ses Successeurs est formidable à toute l'Europe, par les reuers de cet inconstante aueugle, ne seruit-il pas de marche-pied à celuy qui se faisoit nommer L'IRE DE DIEU, & qui n'estoit qu'un chetif Tartare. Il se vit traîsner dans vne cage de fer par les Prouinces de l'Asie, & le plus miserable de tous les esclaves, contraint à chercher sa vie deffous la table de son tyran, des os & des miettes que l'on luy iettoit; comme si dans son malheur cessant d'estre puissant, il eust cessé d'estre homme, & fut deuenu beste. Le grand Darius ne vit-il pas sa grandeur abattuë par les foibles puissances de la Grèce; & sa femme & ses filles les plus riches tresors de l'Asie ne furent-elles pas le premier butin d'Alexandre & les malheureux esclaves du cruel vainqueur, ou plustost de l'iniuste v surpa-

7  
leur de leurs estats. Canbyfes Roy de Perse fit autrefois dans son pais des seruantes des filles d'un Roy d'Egypte : & l'on a vû des Roys de Macedoine greffiers & menuisiers à Rome, & des Tyrans de Sicile Pedants à Corinthe.

En cette conjoncture le Prince de Condé ne fait que suivre vne infinité d'autres qui l'ont précédé. Il est à de plus grands que luy, arriué de bien plus grandes disgraces. Les cheutes sont ordinaires aux conditions eminentes, & plus l'on se voit eleué & plus on se trouue en danger de tomber.

Mais les exemples toutefois ne nous consolent point de la cheute d'un si digne Prince. Les genereux sont facilement touchez de compassion à des objets si tendres & si pitoyables. Et quoy que les Stoïques deffendent à leurs Sages d'auoir pitié des malheureux ; Pour des miserables de cette nature il est bien mal-aisé de s'en deffendre. La puissance Souueraine mesmes qui l'a renuersé, le plaint. C'est avec beaucoup de repugnance qu'elle s'est portée à le perdre, & comme il estoit sans difficulté l'un de ses plus dignes ouuurages, elle ne l'a destruit qu'avec desplaisir.

Pourquoy l'avez-vous donc destruit, ô puissance Royale ! n'estoit-il pas digne d'un meilleur sort que celui où vous l'avez abyssé ? De la bonté de son esprit & de la grandeur de son courage, il deuoit attendre un meilleur destin. Les seruees qu'il estoit capable de rendre à cet Estat le deuoient auoir rendu pretieux. On ne trouue pas tous les iours des bras foudroyans & des ames heroïques pour opposer aux ennemis de ce Royaume. De tels deffenseurs se nommoient autrefois, chez les Romains, des Boucliers & des Espées. On les nomme encor par tout les appuis des Republicques & des Monarchies ; si nous les renuersons nous mesmes ne faudra-t'il pas que nous tombions avec eux ? Quelque grand que puisse estre le Prince il est toujours foible quand il manque de sujets de cette force. Le nombre des autres est un nombre inutile qui ne peut pas grand chose de soy-mesme, & qui est beaucoup moins capable de la victoire que de l'estonnement.

Est-ce donc que nous n'auons plus d'ennemis, que nous em-

prisonnons nos deffenseurs? ou si c'est que nous voulons leur ceder la viétoire, que nous enchainons ceux qui ont accoustumé de la leur raur? Certes, quand nous n'aurions plus besoin du Prince de Condé pour vaincre, au moins nous deutions nous ressouuenir cōbien de fois il a vaincu. Les bons maistres nourrissent leurs seruiteurs dedans leur vieillesse & leur donnent le repos, la vie & la liberté, encores qu'ils leur soient inutiles; Est-il iuste qu'un ieune Prince soit de pire condition qu'un vieil esclau, & que pour recompenser les grands seruices on le tienne en captiuité? Est-ce parce qu'il est grand qu'il faut qu'il soit miserable? sa haute reputatiō luy doit-elle estre fatale, & faut-il qu'il puisse dire aux François ce qu'Epaminondas disoit aux Thebains; faites moy nourrir si vous voulez, pourueu que vous fassiez grauer sur mon tombeau mes viétoires qui sont les causes de mon infortune. Rocroy & Lens d'un costé, & l'Alemagne de l'autre ne nous reprochent-ils pas nostre ingratitude? Apres auoir gagné tant de batailles & pris tant de villes pour son maistre, estre retenu dans ses prisons n'est-ce pas vne cruelle recompense?

Il est vray qu'à regarder les choses dans leur premier iour & en faire iugement selon leurs apparences, il y a beaucoup de rigueur en sa detention. Mais les apparences ordinairement sont de vaines & de trompeuses images. La Politique a des yeux plus clairs-voyans que ceux du commun. Elle penetre dans le fonds des actions les plus esclatantes, & trouue quelque fois deffous leurs beautez des laideurs cachées, que le reste du monde ne découure pas. Les particuliers qui n'ont à mesnager que leurs fortunes particulieres, jettent legèrement leurs regards sur les interets du public, mais ceux qui gouernent l'Estat, & qui prennent le soin de ce qu'ils ont en charge, estudient tout ce qui peut le diminuer, & tout ce qui peut l'accroistre, & en distinguent les vrais amis & les vrais ennemis.

Le Prince de Condé par ses viétoires, esblouissant les yeux de quelques-vns, ne pouuoit esblouir ceux de tout le monde, il y a des Aigles qui sçauent regarder le Soleil, & qui

9  
797  
& qui verroient des taches s'il y en auoit en sa lumiere. Ce sont ces Aigles ausquelles il n'a pû faire filler les yeux par l'éclat de ses grands exploits, qui en ont reconnu les defauts. Ce sont eux qui ont remarqué que l'esprit qui le portoit dedans les batailles n'estoit pas le vray genie de la pure generosité, & qu'il y auoit beaucoup d'interest & beaucoup d'ambition meslez parmy son courage. Toutes les campagnes, s'il hazardoit vn combat general, c'estoit ou pour acquerir du credit, en vainquant, ou pour se rendre necessaire estant vaincu. Ses victoires ont esté de beaux effets, qui ont eu de mauuaises causes; elles n'estoient pas la fin de ses desseins, mais seulement le moyen pour y paruenir. Il a seruy l'Etat & son Roy, mais son premier motif estoit de se seruir soy-mesme; & bien loing d'abandonner sa vie aux ennemis pour le salut de la patrie, comme faisoient ceux qui chez les Romains se vouoyent à la mort pour elle, il n'a risqué souuent de se perdre, & ne s'est precipité que pour s'agrandir.

*Lettre du  
Roy au  
Parlement  
Page 20.*

C'est la methode ordinaire des ambitieux & des auares, de prodiguer tout ce qu'ils ont de vie, pour faire vn vain amas de tresors & de grandeurs. Il estoit transporté de ces deux passions ensemble, & toutes ces puissances seruoient à ces deux Demons. Qui a douté de son auarice du depuis la mort du feu Prince de Condé son pere, & qui ne scait qu'il le laissa heritier, & de ce vice infame, & de ses biens tout à la fois? tout ce qu'il a pû acquerir de reputation & de gloire des auantages que luy a donnez la fortune, il l'a vendu pour l'argent comptant, de quiconque luy en a voulu donner. Il a arraché des tresors de son Prince, des sommes bien plus grandes que ses seruices. Il a tiré toute la substance de ses

*Lettre du  
Roy au  
Parlement  
Page 20.*

Gouuernemens, & fait de tous costez vn si prodigieux amas de tresors, qu'il estoit, il ny à pas huit iours, le plus riche sujet de l'Europe.

Si l'auarice est la source de tous maux, comme l'a dit S. Paul, ie ne doute point que ce ne soit elle qui ait produit l'ambition de ce Prince malheureux: ce n'est pas que l'vne

C

284

888 428  
 doiue naistre necessairement de l'autre. Alexandre qui fust  
 extrêmement ambitieux, fut de mesme extrêmement liberal.  
 Mais c'est que comme l'ambition tend à la grandeur, & ne re-  
 cherche que la puissance, & que la puissance peut beaucoup  
 favoriser l'avarice, l'avarice peut beaucoup aussi fomenter  
 l'ambition.

Ie ne parle pas de l'ambition des Plasons & des Aristotes,  
 ny de celle des Archimedes & des Appelles: l'avarice ne fait  
 point de si beaux enfantemens. Tout le monde les approu-  
 ue, & fort peu de personnes les condamnent. S'il se trouue  
 de vains esprits qui ne les estiment pas beaucoup grandes ny  
 beaucoup magnifiques; elle ne sont pas aussi beaucoup cri-  
 minelles, ny beaucoup dangereuses. Ce sont elles qui don-  
 nent à de pauures Philosophes le courage de mespriser le  
 present des Villes que leur veulent faire les Alexandres.  
 Bien loing d'inspirer la malice de les raurir à ceux qui ne les  
 veulent pas donner.

L'ambition du Prince de Condé ne sçait ce que c'est de  
 cette moderation stoique qui conserue la vertu sans esbran-  
 lement. Si le mesme Alexandre reuenoit au monde, il n'au-  
 roit pas assez de Villes ny assez de Royaume pour l'assouir.  
 Au refus d'un Philosophe, elle prendroit sans honte, & le  
 Philosophe mesme n'en seroit pas refusé, s'il auoit quelque  
 chose à luy donner. Elle est vne digne fille de sa mere, qui  
 ne s'oppose point, mais qui sert à ces mouuemens. Qui a-t'il  
 de capable de l'assouir dans l'estat qu'elle n'ait emporté, en-  
 cores n'en est-elle pas assouuie? La mer reçoit-elle plus  
 d'eaux sans s'en combler, qu'elle a receu de faueurs sans s'en  
 estre contentée.

Lettre du  
 Roy au  
 Parlemēt.  
 Page 4.

La maison du Prince de Condé estoit si pleine de grandes  
 Charges, de beaux Gouvernemens de Prouinces & de Vil-  
 les, de riches fonds de terres, d'argent comptant, & de biens  
 d'Eglise, qu'à moins que d'estre de l'humeur des sangsuës,  
 qui se créuent de l'abondance, il deuoit estre satisfait. Ce-  
 pendant son ambition déreiglée a tousiours passé plus outre,  
 plus il a receu, & plus il a voulu recevoir. Apres qu'il s'est vu

comblé de toutes les graces qu'il pouuoit raisonnablement pretendre de la bonté de son Maistre, il n'a pas aprehendé de faire des demandes insolantes; & comme à force d'auoir receu de biens, il s'est vû en estat de ne pouuoir plus rien obtenir, il s'est voulu mettre en celuy de tout prendre.

Il y a long-temps qu'il auoit préueu qu'il en viendrait là; & qu'à moins de toute l'estenduë de la Monarchie, l'on ne pourroit pas satisfaire à l'auidité de se appetits: aussi il y a long-temps que l'on recognoist que sa Conqueste, ou plûtost son vsurpation estoit le dernier but de toutes ses pensées. Na-t'il pas corrompu tout ce qu'il luy a esté possible des Officiers des troupes Françoises, & ne s'est-il pas acquis de tout son pouuoir ceux-là des Bandes Estrangeres. Quels rauages ne leur a-t'il pas permis de faire, pour les acquerir par la licence de leur crime: toute la Champagne en est desolée, & quantité de ses naturels l'ont abandonnée, & sont deuenus Estrangers par l'inhumanité de ces bourreaux. Avec quel soin & quelle chaleur a-t'il fauorisé ses Partisans, & que leur a-t'on pû refuser dans la violence de ses poursuites? Quelles caresses n'a-t'il pas fait aux disgraciez, & avec quel orgueil ne leur a-t'il pas promis de les deffendre contre tout le monde. Il a cajolé les Gouverneurs des Places, luy-mesme en a fait fortifier, & en a fait les frais de sa propre bource, il en a arraché les vnes par violence, il a voulu auoir les autres par surprise: Enfin il a fait l'ennemy dans l'Estat, mais vn ennemy qui pretendoit estre bien-tost Souuerain.

*Lettre du  
Roy au  
Parlement  
Page 2.*

Qui s'estonnera s'il est tombé ce jeune Phaëton, puis qu'il vouloit monter dans le throsne du Soleil, & temeraire auçugle conduire le char de la lumiere. Il y a déjà long-temps que nostre Monarque, le premier des Roys, comme Iupiter, le premier des Dieux, deuoit l'auoir foudroyé. Nostre monde n'auoit pas senty les embrasemens que par ces pernicieuses conduites, nous ont fait souffrir ces feux temeraires. Ses pauures peuples affligez n'auoient pas esté contraints de l'importuner si souuent de leurs pitoyables souspirs, & ce Monarque glorieux ne se seroit pas vû le Roy de tant de pauures mi-

serables. Mais les bons Princes qui sont les vrayes images de Dieu sur la terre, imitent aussi bien sa clemence, comme ils imitent son pouuoir. Avec combien de douceur & de generosité Henry le Grand d'heureuse memoire pardonna-t'il au Mareschal de Biron les fautes dont il luy demanda la grace; & dans celle qui luy fit perdre la vie, que ne fit-il point pour l'inviter à se repentir, & quelle patience n'eust-il point pour attendre sa repentance.

La Reyne en a fait autant en faueur du Prince de Condé; & pour voir en luy naistre la moderation avec l'âge, elle a souffert avec vne bonté particuliere toutes les boutades de sa ieunesse. Elle a vû long-temps tous ses desseins sans s'y opposer, & ne s'est resoluë à la violence contre cet incurable que quand elle a iugé son mal sans remede. Ce n'estoit pas vne petite espreuë à sa patience de le voir tous les iours se fortifier contre l'Estat, en gagnant les troupes qui le doiuent defendre; en se faisant des amis interessez à sa grandeur, en se saisissant des Places les plus importantes en tranchant desja du Souuerain par ses actions, & voulant faire tout plier sous ses audacieuses pensées. La demande de Souueraineté qu'il a si souuent osé faire; La maxime qu'il auoit de tout entreprendre pour regner & qu'il ne craignoit pas de faire sortir de sa bouche: L'insolence avec laquelle il a menacé de mener tous les iours deuant la Reyne vne personne qu'elle auoit chassé & qui meritoit de n'entrer mesmes iamaïs dans le Royaume. L'insupportable audace ou plustost fureur, de dire en plein Conseil qu'il feroit roüer de coups de baton des Deputez qui estoient venus au Roy d'vne de ses Prouinces, contre laquelle sa rage politique s'estoit déclarée. Toutes ces choses & plusieurs autres que tout le monde sçait, & dont la moins criminelle merite d'estre punie, ne peuuent auoir esté souffertes que par vne bonté extraordinaire.

Il faut que son naturel soit bien farrouche, puis qu'il n'a pû s'apriuoiser aux charmes tous puiffans d'vne si grande douceur. La Politique de Lyuie n'auoit point garenty Au-

guste

208. 700  
Lettre du  
Roy au  
Parlemēt.  
page 7.

page 7.

page 11.

page 11.

208 708 71

guste de la conjuration de Cinna, si elle eust eu affaire à vn cœur si dur & si obstiné. Il ne faut pas s'estonner s'il y en a vne autre plus aspre & plus inflexible qui rarement vse de la clemence, & qui se fert tousiours de la rigueur. Les sages & les subtils gouverneurs qui ont cognu la difference des humeurs des hommes, ont posé de differentes maximes pour les gouverner. Puis qu'il y a des natures douces & recognoissantes, il est iuste que l'on traite leurs fautes avec humanité, & que l'on n'arme pas le bras de la Iustice contre ceux-là que peut vaincre la clemence. La misericorde est vne vertu diuine, qui ne se trouue que dans la puissance, & qui est la marque veritable de la grandeur. Il sied bien aux Roys d'estre misericordieux quand ils le peuuent estre, & l'on admire bien plus le pouuoir de punir, qui pardonne que l'autorité qui se venge de ses ennemis. Ce n'estoit pas vne des moindres parties de la grandeur de Cesar que sa clemence. Quand pour toute colere il publioit par Edits, qu'il estoit aduertty des conjurations qu'on faisoit contre luy, sans en faire de plus violentes poursuitte; cette douce & cette genereuse procedur estoit bien plus agreable aux Romains que sa vengeance. On change bien souuent la haine en amour par la grace, & le pardon gagne quelquefois des cœurs que toutes sortes d'autres attraits n'auroient sceu toucher. Le criminel qui voit son Roy encores plus indulgent qu'il n'est coupable, entre dans l'horreur de son crime & dans l'admiration de la misericorde de son Maistre. Que ces paroles d'Auguste sont puissantes! Viens ça, Cinna, ie t'ay comblé de biens & tu me veux tuer; Voyons si ie n'en sçauois accabler ta rage; & si en te pardonnant & te donnant le consulat au lieu du supplice, ie ne te sçauois vaincre. Il le vainquit de vray: La douceur de ces paroles banit toutes les rigueurs de son ame; & ce Romain qui s'estoit deffendu de tant d'autres bien-faits ne peut se deffendre de cet indulgence.

Il ne faut pas pour regner seurement vser tousiours de la rigueur. Le sang que plusieurs Tyrans ont respandu pour se conseruer, n'a fait qu'augmenter la haine de leur tyrannie.

D

289

Les sanglantes Tragedies que joüa autrefois dedans Rome & dans toute l'Italie la fureur de Marius & de Sylla, & apres elle, celle d'Auguste, d'Antoine & de Lepide faisoient considerer ces cinq Tyrans comme cinq demons; & si la force n'eust soustenu leur rage, elle neust iamais eschappé la vengeance & la haine du peuple. La feuerité obstinée ou plustost la cruauté redoutable de Tarquin le superbe le perdit, & Alexandre mesme qui commençoit à deuenir vn peu trop feuer, eust peut-estre tombé dans vne mort violente si la naturelle ne l'en eust guaranty. Cette grande rigueur, en vn Prince, donne ordinairement beaucoup de crainte, mais elle ne donne iamais gueres d'amour. Si est-ce toutesfois cet amour qui appuye les Throsnes & qui est au Prince vne garde continuelle plus forte que celle de mille bataillons. C'est-elle qui fait marcher les Princes sans gardes, parce qu'elle leur est elle-mesme vne garde qu'on ne scauroit forcer. Trajan sur la confiance qu'il auoit en elle ne craignit point d'aller soupper tout seul chez vn homme qu'on luy vouloit persuader estre de ses ennemis. Elle nous fait entreprendre, pour nos Souuerains, des choses qui semblent quelques fois impossibles; la rapidité & la profondeur des riuieres, ny l'actiuité de la flâme ne nous scauroient arrester quand il faut les seruir. Le bruit espouuantable des mouquets & des canons, ny la pointe des picques & des espées ne scauroit rafroidir nostre courage, quand il est allumé par vn si beau feu. Il y a de certaines Nations qui ce percent aussi facilement le cœur pour montrer iusqu'ou peut aller l'excec l'amour qu'ils ont pour leurs Princes, que s'ils ne se picquoient que le doit avec la pointe d'vne espingue. La crainte que nous donne la rigueur n'inspire en aucun lieu de tels mouuemens. On ne sert qu'avec desplaisir celuy qu'on ne sert que par force, & les esclaves & les forçats ne rament qu'à cause du fouët. Cependant qu'ils traouillent ils ne meditent qu'à se vanger de leur peine, & quant ils peuuent rompre leurs chaines ils ne manquent pas d'en accabler ceux qui les y mettent. Ainsi les Princes trop cruels sont encores

plus malheureux; Ils sont en vn perpetuel danger s'ils ne sont pas en vne perpetuelle crainte. Sigismond Duc de Bourgogne fut abandonné par ses Sujets à la puissance du Roy Clodomir, & sa mort, celle de sa femme & de ses enfans, furent la recompense de ses rigueurs qu'ils auoient endurées.

Il n'y a point de doute que la douceur est beaucoup plus aimable que la rigueur, & qu'estant plus aimable elle fait moins d'ennemis, & que par consequant elle nous met en moindre danger & nous donne beaucoup moins à craindre. Cependant elle a ses deffauts & ses foibles aussi bien que son ennemie. Elle est quelquefois si molle & si lasche qu'elle est incompatible avec le courage & la generosité. Au lieu de pardonner elle tremble, elle est timide & non pas humaine, & d'ordinaire elle oublie moins qu'elle ne craint.

Cette sorte de douceur qui doit plustost estre nommée timidité, au lieu d'vne vertu est vn grand deffaut dans l'ame d'vn Prince. Bien loin de donner de l'amour & du respect elle ne donne que du mespris. On ne veut point seruir celuy qui n'a pas le cœur de faire le maistre, & l'on ne craint point d'offencer celuy qui n'ose pas entreprendre de punir. Il faut entre les deux extremitez sçauoir choisir vn milieu raisonnable, & pour gagner du respect & de l'amour tout à la fois, ne trop punir & ne trop pardonner.

Car, enfin, s'il y a des esprits doux que la clemence gagne, il y a aussi des naturels incorrigibles qui ne flechissent que sous le chastiment. Contre ceux-là il est necessaire que le Prince vse de son autorité suprême, & qu'il l'a vange exactement de leurs mespris. Ce qu'il ne peut pas attendre avec le temps de leur mauuais naturel, il faut que promptement il l'obtienne de sa iustice. Ce sont des gangrennes dans la Republique qui ne manquent pas de tout empoisonner le corps, si l'on ne les retranche dans quelque membre. Ce sont des Torrens qui emporteront tout avec eux, si l'on les laisse grossir & qu'on ne les dissipe, & des estincelles qui causeront de grands embrasemens, si l'on ne les esteint. Louys le Debonnaire esprouua diuerses fois cette verité; & son in-

504  
 indulgence alluma dedans l' Empire les cruelles guerres que sa iuste vigueur auroit pû terminer. Ce grand Romain qui vainquit Pompée à Pharsale croyant gagner les cœurs par la generosité de sa clemence, ne peust empescher la gloite de sa grandeur, de les animer contre luy; & pour auoir pardonné à trop de monde il en trouua de si ingrats & de si cruels à son amitié qu'ils conspirerent sa mort & luy rauirent la vie dans le Senat. L'ingratitude est pour le moins aussi ordinaire que la recognoissance, & l'ambition emporte bien plus de cœurs que la temperance n'en retient. Qui poussa le Marechal de Biron dans l'attentat qui le conduisit à vn honteux supplice, que la lascheté de l'vn & la violence de l'autre de ces deux deffauts. La clemence de son Roy luy ayant vne fois pardonné, ambitieux ingrat, il ne fit point conscience de se porter à vne seconde faute: & il ne faut pas douter que s'il eust eu la puissance d'abattre celuy qui l'auoit eleué il ne l'eust fait.

C'est la nature de l'ambition d'oublier les biens qu'elle a receus, & de tendre touïjours à de plus grands; & si nous en trouuons ailleurs des exemples plus signalez & plus remarquables, nous n'en trouuerons point de plus rescent & de plus sensible que celuy du Prince de Condé. Il ny a que trois iours qu'il estoit le plus riche & le plus puissant sujet de l'Europe, & que comblé & quasi accablé de bien-faits, il sembloit ne deuoit plus former de souhaits. Dans la pleine jouissance de tant de richesses & de tant d'honneurs il deuoit auoir esteint ses desirs. Mais, comme dit Epicure, estre riche n'est pas soulagement, c'est seulement changement d'affaire. La passion s'augmente avec l'abondance, & ceux qui possèdent beaucoup sont ordinairement plus auares & plus ambitieux que ceux qui n'ont rien. Il est de ces deux vices comme de la flâme qui se grandist à mesure que l'on luy donne de quoy deuorer, & l'on peult iustement comparer ceux qu'ils tyrannisent à cet erestion d'Ouide, qui n'ayant plus rien à manger se mangeoit & se rongeoit soy-mesme. Ce grand vainqueur qui soumit l'Asie à la Grece quand il souhaitoit vn autre monde pour le conquerir n'auoit-il pas les mouuemens de cet

de cet enragé ? comme il n'y auoit point de quoy contenter ses desirs infatiables, ils se reflexissoient en luy-mesme, & luy-mesme estoit la proye de ces aides violens. Luy-mesme estoit le champ où ils exerçoient leurs rauages, & le monde qu'ils pilloient & qu'il déchiroient à faute de celuy qu'ils auoient souhaité.

Le Prince de Condé n'en estoit pas si tost reduit à cette disete : Ses desirs auoient encores beaucoup à s'estendre, & son ambition voyoit encores beaucoup à esperer : Aussi ne demuroit-il pas en si beau chemin. Il s'aduançoit le plus qu'il luy estoit possible du costé de ses esperances. La deuise de ses desseins estoit, **PLVS OVTRE**, & il ne sçauoit point celle de Louys le debonnaire, **RIEN DE PLVS**. Quoy qu'il fut Prince, la qualité de sujet luy sembloit vn trop bas estage, & quoy qu'il fut quasi le premier dans l'Etat, il luy faschoit d'auoir vne puissance dependante ; son pouuoir ne luy plaisoit pas, parce qu'il n'estoit pas Souuerain.

C'est vne tres-dangereuse facilité dans tous les Estats & dans toutes les Republicques, de laisser venir les particuliers à vn si haut degré de richesse & de puissance, que leurs desirs qui iamais ne meurent, ne puissent plus auoir que la souueraineté pour objet. La Republique de Venise s'est quelquefois veuë si proche de sa ruine par cette indulgence, qu'autre chose ne l'en a garentie que la puissance qui détermine la durée des Estats, & leur reuolution. Tout le monde sçait que cette Monarchie n'a changé de familles, que par ce moyen, & que la grandeur & la puissance aussi bien que le merite de Pepin & de Hugues Capet les eleua à la souueraineté. Il ne faut pas que le Prince verse ses graces avec tant de profusion, qu'il luy en puisse arriuer du mal. Les bien-faits ont leurs bornes & leurs regles, & la prudence de celuy qui donne doit faire des loix à sa liberalité. Cette vertu qui est vne vertu Royale, ne doit pas participer du vice vers lequel elle panche, il vaudroit mieux qu'elle panchast du costé de celuy qu'elle fuit. Et comme la principale gloire d'vn Roy est de conseruer la tranquillité dedans son Royaume, il seroit plus necess-

faire qu'il touchast vn peu à l'auarice qui tend à la conserua-  
tion, que non pas à la prodigalité qui ne fait que tout dissiper.  
Le sçay bien qu'on peut m'alleguer que dedans vn Estat  
plusieurs attendent les graces du Prince, & que qui n'en con-  
rente pas vn, attire la haine de tout le monde. Qu'au moins  
il faut en satisfaire quelques-vns pour ne les apprehender pas  
tous. Que ceux que l'on met dedans la faueur sont obligez  
pour la conseruer, de se tenir dedans leur deuoir; & que ceux  
qui n'ont rien obtenu sont contraincts de viure dans leur im-  
puissance. Il me semble toutesfois qu'il vaudroit bien mieux  
que tous fussent également traittez, que quelques-vns mal  
contens: Personne de cette façon ne pouuant se plaindre,  
personne aussi ne pourroit rien attenter. Car enfin ceux que la  
faueur met au suprême degré, n'entreprennent rien contre  
l'Estat, que parce qu'ils s'estiment assez puissans: Or ils ne  
peuuent estre assez puissans sans estre secondez, ny secondez  
que des mal-contens; Cette maxime doncques d'en favori-  
ser quelques-vns, & non pas tous, est dangereuse des deux  
costez, & donne à craindre, & celuy qui est en faueur, & ce-  
luy qui est en mespris. Ce n'est pas que ie tienne qu'il ne fail-  
le rien donner à personne. Vn Roy ne peut pas tout seul agir  
dans les diuerses parties de son Estat. Le Soleil mesme ne  
communique pas sa lumiere sans le secours d'vn estre moyen  
entre luy, & la surface des choses qu'il esclaire. Il faut donc  
qu'il donne les charges de son Royaume à quelques-vns de  
ses sujets, & qu'il communique sa puissance pour la rendre  
plus absoluë. Mais aussi il faut qu'il dispence ses faueurs avec  
economie, & qu'il n'enrichisse point vn seul de ce qui peut  
enrichir plusieurs. Cette maxime n'ayant point esté obseruée  
en la fortune du Prince de Condé, à quel degré de puissance  
& d'autorité n'est-elle point montée. Toutes choses dans  
cét Estat dépendoient de luy plus que de la volonté de la Rei-  
ne Regente: La differance des heureux & des malheureux,  
ne se faisoit que par ses amis & ses ennemis: Sa faueur estoit  
toute celle qu'on pouuoit pretendre, & sa disgrace toute  
celle qu'on deuoit redouter. Cependant en faisant trem-

bler les vns, il flattoit les autres; & comme on le craignoit beaucoup, ceux-là s'estimoient trop heureux qui pouuoient estre de ses amis. Sa maxime estoit d'intimider tout le monde, pour oster le cœur à ceux qui pourroient s'opposer à ses desseins. C'est cette pensée qui luy a fait affecter la fureur dedans les combats. Il a de valeur, mais il en a multiplié les apparences dans les occasions où il a creu qu'elle deuoit le plus paroistre, & où elle pouuoit, le mieux seruir: & quoy que cette valeur affectée ne soit pas celle qui vient de la bonne source, il ne s'est pas soucié de son origine, pourueu que les suites & les succez en fussent heureux. Et de fait comme la fortune ordinairement fauorise la hardiesse, & qu'il y a bien plus de temeraires que de timides qui réussissent dans leurs desseins; sa fougue a remporté des victoires que la prudence auroit refusées, à cause du risque qu'il y auoit à les remporter. Il a esté tousiours de ces vainqueurs, que les Romains & que les Grecs punissoient au retour de leurs victoires, parce quelles estoient plustost arrachées par impetuosité que par jugement; & ses aduantages ont tousiours esté si chèrement acheptez, & ont cousté de si bon sang à la France, que nous pouuons dire d'eux, ce que Pyrrhus disoit à quelqu'un de ces amis qui se réjouissoit d'une victoire qu'il auoit remportée sur les Romains; nous sommes perdus si nous vainquons encores vne fois de cette façon.

Cependant de si beaux succez en vn si bas âge ont estonné la pluspart des esprits. D'abord il nous ont donné de l'amour parce qu'ils ne découuroient rien que de beau, & nous ne pouuions considerer vn si ieune & si grand vainqueur sans le cherir infiniment. De cette sorte il s'est estably vn empire sur nos esprits, que la pluspart de ceux qui a voulu flatter luy ont conserué. Mais comme peut-estre il a vû qu'une trop generale approbation pourroit donner à son Prince de la jalousie, qui le perdrait & qui renuerseroit tous ses desseins, il ne s'est pas soucié que tout le monde l'aimast pourueu que tout le monde le craignit. Il a donc voulu employer tout ce qu'il auoit de redoutable à se faire craindre, & ayant dé-

couuert tout ce qu'il auoit de vicieux pour se faire haïr, il n'a pas creu qu'on le deust soubçonner de rien.

Et certes, il faut auoir bien interieurement penetré dedans ses pensées, & auoir des intelligences & des soubçons bien raffinez pour auoir découuert la fin de moyens qui en semblent si fort esloignez. Il est à mon aduis bien plus facile à vn ignorant de dire que le Soleil n'est pas chaud & que l'air est humide, qu'à vn mediocrement habile homme de penser que le Prince de Condé se voulust faire \*\*\*. Les cruautéz qu'il exerça l'année passée aux enuiron de cette grande ville: Les violences & les rauages estranges que souffrit par ces ordres toute la campagne circonuoisine; La fureur qu'il témoigna contre les Parisiens; l'orgueil qu'aparauant & depuis il a tousiours montré dans les assemblées Souueraines, & le mespris de tout le monde excepté de ses Partisans; toutes ces choses qui luy ont aquis vne haine du peuple irreconciliable, pouuoïent bien ce me semble esblouir les yeux des plus clair-voyans. Il est vray que d'vn autre costé il se faisoit de puissans amis. Il auoit des Partisans, qui outre leurs interests qui les attachoient inuiolablement à son seruice, luy faisoient le serment de fidelité. Tout estoit prest, l'argent, les forces & les Places. Il n'auoit plus qu'à ce mettre en campagne & à former vn corps de toutes ses troupes. Vne infinité de gens ruinez & peut-estre par son moyen se seroient jettez de son costé, & comme la pluspart de ceux qui portent les armes le font plus pour auoir la liberté de piller que de trouuer les occasions de combatre, luy qui permettoit à sa milice toute sorte d'insolence, n'auroit pas manqué de trouuer assez d'insolens. La nouueauté d'ailleurs de l'amour indiscret de laquelle toutes les autres Nations condamnent la Francoise, n'auroit seduit en sa faueur que trop d'inconstans. Outre que la reputation de sa valeur qui n'est pas morte avec celle de sa gloire n'auroit pas manqué d'attirer quelques-vns de ces vaillans, qui sans considerer si la cause est bonne ou mauuaise, suivent moins la iustice que leur inclination.

Cependant toute la France n'eust pas esté criminelle pour  
fauoriser

*Lettre du  
Roy au  
Parlemēt.  
page 9.*

fauoriser l'ambition d'un homme; il eust tousiours resté parmy tant de lasches des courages dignes de la gloire de leur Patrie, & de l'affection de leur Souuerain. Le Prince de Condé dans ses mauuais desseins n'eust pas rencontré toute la facilité qu'il s'estoit imaginée, il eust eu bon besoin de toute cette valeur feinte ou veritable, dont il a desia donné tant de grandes preuues. Nous sçauons bien qu'il pouuoit auoir d'experimenter Partisans, mais il est indubitable qu'une genereuse fidelité vaut bien une longue experience. On ne craint pas tant de perdre la vie quand on la perd pour une bonne cause, & la justice des combats si elle n'est bien soutenue du costé de la terre, ne manque pas de l'estre de celuy du Ciel.

Qu'en eussions nous donc pas fait contre un ennemy si redoutable, & que n'eust-il pas fait aussi contre nous? Nous nous fussions coupez la gorge les uns aux autres. Nous eussions fait un nombre infiny de fraticides & de parricides. Nous eussions deschiré nos propres entrailles, & nous nous fussions abandonnez foibles & demy vaincus par nostre propre rage aux mains de nos naturels ennemis.

C'est ordinairement le fruit des guerres ciuiles que la perte des vainqueurs & des vaincus tout à la fois. Le party le plus foible appellant au secours les forces estrangeres est luy-mesme le prix du secours qu'il a demandé. De cette sorte l'ambition du Prince de Condé au lieu de regner nous alloit assujettir à la tyrannie Espagnole; & ie ne doute point que les Espagnols ne s'eloignassent de la Paix pour attendre l'issue de la guerre dont elle nous menaçoit.

Ils estoient preparez à venir dans l'obscurité de nos troubles, desrober ce que nos guerriers leur ont osté de iour, à l'esclat de leurs armes, & à la pointe de leurs espées. C'est une maxime chez ces ennemis de faire le plus qui se peut de conquestes de cette nature. Elles coustent moins & sont moins tardiuës; Les trauaux, les fraits ny les dangers ny sont pas si grands. Ajax reprochoit autrefois cette sorte de victoire à Vluxe, il disoit que cela ne s'appelloit pas vaincre mais que

207 310  
 c'estoit plustost trahir & dérober. Auioird'huy la milice n'est pas si serupuleuse, & l'on n'oste point les surprises du rang des bonnes actions. Les Espagnols sur tous en aiment la methode & ne se foucient pas encores qu'il y ait vn peu plus de Renard que de Lion. Leur dessein de Monarchie vniuerselle est plustost fondé sur l'adresse des conseils, que sur la puissance des armes; & ils trouuent beaucoup meilleur de vaincre par raison que par fureur. Si tost qu'ils nous auroient veus les armes à la main les vns contre les autres, ils auroient argumenté contre nos frontieres & leur auroient prouué sans doute qu'elles auroient mieux esté entre leurs mains, qui sont pacifiques, que dans les nostres qui sont violentes; Delà, ils auroient passé iusques au cœur de l'Estat & nous auroient obligez les vns ou les autres par toutes sortes de bonnes raisons de nous seruir du secours de leurs forces: & enfin, victorieux ou vaincus ils nous auroient persuadez que leur domination est aussi douce que nulle autre, & qu'elle est bien plus sage & bié plus auisée que celle qui nous laisse ainsi déchirer. Il n'y a pas plus d'vn an que nous auons vû sur l'esperance d'vn simple mouuement populaire l'Archiduc Leopold faire l'agreable Rethoricié pour nous persuader de nous seruir de ses forces qu'il auoit aduancées sur la frontiere. Nous nous souuenons de la ligue, nous scauons ce que scait faire l'adresse & la violence Espagnole, & nous auons toute sorte de sujet de rendre grace au Ciel qui nous a deliurez de ces impitoyables mains.

Car, enfin, il est renuersé, ce ieune audacieux, qui nous alloit faire courir des fortunes si espouventables; & ce foudre apres auoir long-temps murmuré dans la nuë est tombé. Du plus haut faiste de la faueur le voila precipité de dans la disgrace. Celuy qui pretendoit de libres que nous sommes nous rendre esclaves de ses passions, est luy mesme attrapé dans son propre piege. Il esprouue auioird'huy combien estoit vaine & fragile la puissance sur laquelle il appuyoit ses hautes entreprises; il voit combien elle estoit foible parce qu'elle estoit iniuste: & combien celle du Souuerain est forte paroe qu'elle est legitime. Il comprend qu'elle est comme vn

Astre duquel les bons ou les mauuais regards, font les bonnes & les mauuaises destinées. Si peu qu'il ait soufflé dessus ses desseins ils se sont esuanouïs : ce vent Royal a chassé d'autour de luy toute cette poussiere de Courtisans & de Flatteurs qui ne s'vnissent iamais à personne que par contiguité d'interests, & non pas par continuité d'affections. De ce grand monde de puiffans amis, on n'en voit pas vn qui se declare. Ceux qui s'aduouioient siens auparauant avec chaleur, le renoncent à present avec allegresse. Tout le monde l'a quitré en cet affront de sa mauuaise fortune, & il semble qu'en se faisant iustice il se soit aussi abandonné soy-mesme, puis qu'il n'a pas fait vne action ny dit vne parole qui sentit le cœur qui formoit les grands desseins qui l'ont accablé.

Le voila donc tout seul, & SOUVERAIN, s'il peut, sur soy-mesme : car pour d'autres sujets il n'en a point. Ceux qui l'ont adoré le mesprisent à cette heure, & tel le flattoit auparavant, qui se rit de son mauuais sort. Telle est l'affection de ceux qui n'adorent que la Fortune, & qui la suiuent auuglement sans se soucier de la Vertu. Ils abandonnent tous ceux qu'elle abandonne, & font la cour à tous ceux qu'elle veut fauoriser : tous contraires à l'ombre qui ne s'attache qu'à la partie du corps que le Soleil mesprise, il ne recherchent que ceux que cette auugle Deesse cherist. On ne voit à la Cour autre chose que cette inconstance ; & comme c'est vn theatre où la disgrâce & la faueur changent continuellement de place, ces faux amis sont en vn perpetuel mouuement.

Je ne les blasme pas toutesfois pour ne suiure personne à la Bastille, & au bois de Vincennes, ny de cœur, ny corps. Je ne croy pas qu'il faille accompagner les criminels de leze-Majesté. Quelque genereuse que soit l'amitié que nous portions à ceux qu'ont noircis de tels crimes, il faut les plaindre, mais il faut les abandonner. Le premier amour & le plus legitime que nous puissions auoir apres celuy de Dieu, c'est celuy du Roy & de la Patrie. Nous ne deuons aymer nos amis, que parce qu'ils sont vertueux : Or ils ne peuuent se venter

de l'estre alors qu'ils attentent contre l'Estat; & quant mes-  
 mes il pourroit estre, que dans vn si grand attentat leur ver-  
 tu demeurast toute entiere, nous serions encores obligez  
 de preferer le premier amour au second, & celuy de la Patrie  
 à celuy de nos amis. Les peres mesmes doiuent abandonner  
 leur enfans en ce rencontre, & rejctter genereusement tou-  
 tes les tendresses de la nature, pour conseruer l'affection du  
 pays dans sa pureté. S'ils ont tousiours preferé son salut à  
 leur propre vie, pourront-ils souffrir que des fils ingrats qu'ils  
 n'ont mis au monde que pour le deffendre, fassent leur efforts  
 pour le ruiner. Brutus le Liberateur de Rome & l'extermi-  
 nateur des Tarquins, ne peust pardonner aux siens coupables  
 d'vn semblable crime, & parce qu'ils auoient conspiré le re-  
 tour du Tyran qu'il venoit de chasser, & qu'ils attentoient  
 à mettre encores le peuple sous sa tyrannie, luy mesme sans  
 vouloir se souuenir qu'il estoit leur pere, voulut estre leur  
 juge, & les condamna à la mort, qu'ils souffrirent à ses pro-  
 pres yeux. Oseray-ie dire que les enfans ne doiuent pas auoir  
 de plus forts attachemens pour leurs peres? Je ne veux pas  
 entrer plus auant dedans ce probleme. Si est-ce toutesfois  
 que le Marechal de Biron en vn rencontre où son pere auoit  
 espargné les ennemis, ne craignit point de dire que s'il eust  
 esté Roy il luy eust fait trancher la teste. Si est-ce toutesfois  
 que la Patrie est nostre premiere mere; & que c'est en elle  
 que nous auons esté engendrez potentiellement long-temps  
 auparauant que nous le fussions en acte; puis que ceux-là  
 mesmes sont en elle, desquels nous naissons, & qui nous  
 donnent les principes de la vie. Si doncques la patrie est no-  
 stre premiere mere, pourquoy ne luy conseruerions-nous  
 pas nostre premier amour, & pourquoy ne la prefererions  
 nous à tous nos parens.

Il n'ya donc point de tendresse ny d'amitié que doiuie at-  
 tendre le Prince de Condé dans la nature de son infortune.  
 Il s'est priué de ce qu'il y a de plus doux dans la vie pour auoir  
 voulu pretendre à ce qu'il y a de plus brillant. En quel estat  
 est à present ce cœur trop ambitieux, & trop superbe, puis  
 que

que dans vn si grand malheur, ayant plus besoin de modération que d'impetuosité, son naturel le porte plus à la fougue qu'à la patience. C'est en ce rencontre, ou s'il a du courage, il doit paroistre. Il n'a rien fait encôres pour sa gloire d'auoir vaincu les ennemis, s'il n'est le maistre de soy-mesme; on le liure mesme tout enchainé à sa raison, on le tient, on luy oste la liberté de mal-faire, il ne luy doit pas estre difficile de se vaincre, & d'en perdre la punissable volonté. Qu'il desploye toute la grandeur de son ame, & que dans sa prison il liure vn combat à ses passions plus difficile que tous ceux qu'il a iamais faits à la campagne. Que malgré ceux qui luy ont osté la liberté de se seruir de son espée, il commence à remporter sur ses propres vices de nouvelles sortes de victoires.

Si sa prison luy peut valoir vn si grand aduantage, qu'elle luy est heureuse! & qu'il doit benir sa captiuité s'il y rencontre la vertu! il n'a que faire de souhaiter la liberté s'il trouue dedans la solitude de ses fers, vne si souhaitable compagnie. Elle luy vaut plus que toutes les delices de la Cour, que toutes ses pompes & toutes ses richesses, & que la possession mesme de toute la terre. N'est-ce pas elle qui nous apprend à viure naturellement pour estre heureux, c'est à dire, comme la fort bien entendu Epicure, à se passer des choses qui sont naturellement necessaires à la vie, & à faire vn digne & genereux mespris des superflus? il a tout ce qu'il luy faut pour estre fatisfait, s'il est Philosophe & s'il veut faire profession de sagesse. Que luy manque t'il dedans sa prison qui l'empesche d'estre le plus content de tous les hommes? sont-ce des biens? il en a assez pourueu qu'il n'en souhaite pas dauantage. Sont-ce les honneurs? il est bien malheureux s'il les souhaite, & il a bien mauuaise memoire s'il ne se souuient combien leur nature est fragile, & comment tout ce qu'il en auoit acquis en sa vie s'est esuanouy dedans vn moment. Quoy donc, sont-ce les delices qui luy manquent? il ne s'en plaindra pas s'il sçait qu'il n'y en a point d'autres pour le corps que de contenter modestement ses appetits, & non pas les af-

514  
 fliger par des excex de débauches dont ils sont moins satis-  
 faits que rebutez. Pour l'esprit, puis qu'il possede en soy-  
 mesme ses propres richesses, il ne peut pas estre priué de ses  
 delices. Je sçay bien qu'il luy reste encore à se plaindre de la  
 perte de la liberté, mais la veritable liberté ne dépend rien  
 que du courage, elle n'a point son siege dans le corps, sa re-  
 sidence est dedans l'esprit. Ces genereux Romains qui l'esti-  
 moient au delà de la vie, & qui n'apprehendoient pas de  
 tout faire pour la conseruer, ne sçauoient ce que c'estoit de  
 la perdre, encores qu'ils fussent dans les chaines de leurs en-  
 nemis. Scuole le fit comprendre à Porſene Roy d'Etrurie,  
 quand il luy fit leuer le siege de Rome par l'estonnante har-  
 dieſſe d'une action qu'il fit en sa presence, & d'un discours  
 qu'il fit à sa personne tout prisonnier & tout captif qu'il  
 estoit. Cesar mesme qui n'estoit pas un mauuais rejeton de  
 cette ancienne souche, estant tombé entre les mains des Py-  
 rates, les menaçoit de les faire pendre quand ils interrom-  
 poient son repos, & sans penser a estre prisonnier, d'une ame  
 toute libre il parloit en maistre à ses geoliers, & traittoit  
 ses tyrans d'esclaus.

Le Prince de Condé peut donc estre entierement heu-  
 reux dedans sa prison, s'il à le courage de vouloir l'estre.  
 Mais qu'il est à craindre qu'il manque de cette grande for-  
 ce d'esprit, qui s'affujettissant toute chose, ne ressent point  
 les reuers de la fortune, parce que la fortune mesme dé-  
 pend de son autorité. Qu'il est à craindre, que luy-mes-  
 me dépende de la fortune, & qu'il ressent sa disgrace  
 avec tous les desplaisirs & toutes les foibleſſes d'une ame  
 qui manque de ses propres tresors. Qu'il est éloigné de  
 l'admirable constance que le Sage Socrate tesmoigna dedans  
 sa prison, & qu'il se liure bien plustost à la violente fureur de  
 Coriolanus Romain, & du Grec Alcibiades, lesquels banis  
 de leur pays, en prirent une cruelle vengeance. S'il pouuoit  
 sortir de ses fers, que ne feroit-il point pour nous y mettre?  
 quelles rigueurs n'exerceroit-il pas contre nous, s'il auoit auſ-  
 si bien que la volonté la puissance de nous mal-faire.

185  
703
 Cependant sa colere voyant ses objets hors de sa puissance, s'exerce & se passe sur tout ce qui se presente à elle. Elle maudist les murs qui la renferment & les grilles qui la retiennent; Elle s'en prend à ses Gardes & vomit contre le Ciel encores trop doux à ses crimes, tout ce que la rage impuissante peut mettre d'horrible & d'affreux dedans des paroles. Mais, les murs, les grilles, les Gardes & les Cieux sont sourds à ses imprecations, ou s'ils ont des oreilles pour les entendre, c'est plustost pour les condamner que pour les plaindre. Qu'il ne s'imagine pas que les menaces de ses paroles effrayent personne & qu'on le doive laisser sortir par crainte; On se mocque d'un ennemy furieux quand il est deuenu impuissant. Les petits enfans mesmes n'ont pas de peur des Lions qui sont à la chaisne: ils les regardent avec plaisir en cet estat parce qu'ils ne font plus de terreur.

Le Prince de Condé est au peuple aujourd'huy vn objet de cette nature: & parce qu'il l'a hay autant qu'il l'a craint, il le braue autant qu'il le deteste. C'est à present que cette maxime, **REGNER PAR FORCE**, & cet autre, **QV'ILS ME HAYSSENT POVRVEV QV'ILS ME CRAignent**, seruent de publique risée. Qu'il eust bien plus gagné en l'amour du peuple qu'il ne fait en son auersion. Au moins on l'auroit plaint; on auroit eu pitié de sa cheute; on auroit inuocé le Ciel en sa faueur, au lieu qu'on ny leue les mains que pour en attirer la vangeance. Il gousté, enfin, le fruit amer de ses mauuaises maximes. Ceux qu'il a mal-traittez le traittent de là mesme façon, & il voit que la compassion n'entre point dans les cœurs de ceux auxquels il fut impitoyable. Il ny en a pas vn qui ait respandu vne larme ny poussé vn soupir pour l'amour de luy. Toute l'humeur de ceux qu'il a blesez s'escouille par les playes qu'ils leur a faites, il n'en reste pas vne goutte pour les yeux.

Pour moy, s'il faut que ie quitte en cet endroit les sentimens publics & que i'entre dans les miens particuliers, ie condamne toute la rigueur & toute la colere de ses plus aspres ennemis, & ie n'ay point contre luy cette auersion far-

208 *Hib*  
 touche & inflexible qui difficilement se contente de son malheur. Je sçay iusques où va l'amour de la vertu & de la patrie; Je sçay que toute la terre a tousiours hay les vitiueux & les tyrans, moy-mesme i'ay pour eux vne iuste haine, mais ie ne pense pas qu'on puisse contre luy auoir encor vne iuste colere. Si ie le voyois les armes à la main à la teste d'vne cruelle & d'vne puiffante armée, mettre tout en sang & en flâme, rauager la campagne, piller les villes & traiter avec esgale barbarie les âges & les sexes differens, ie m'estimerois moy-mesme trop cruel & trop lasche, si ie demeuerois alors stupide. Mais quoy, il est bien loin d'vn estat si terrible & si dangereux. Ce n'est plus qu'vn grand Prince, le redoutable vainqueur de nos ennemis, deuenu le miserable joiuet de nostre haine. Son malheur, quoy qu'on en puisse dire, est trop digne de nostre pitié. Et si nous songeons qu'il n'est malheureux, que parce qu'il est criminel, & que nostre nature généralement mauuaise, aussi bien que luy nous rend tous capables de crime, par l'objet de ce que desia nous meritons, & de ce que nous pouuons encores meriter, nous aurons compassion de ce qu'il souffre. Le proverbe familier, qui dit, qu'il ne faut pas que les aueugles se mocquent des boiteux, porte dans sa naïfueté vne instruction élégante à ceux qui sans se cognoistre condamnent en autruy les moindres deffauts: & le commandemēt de Iesus-Christ qui veut que nous ostions le cheuron qui est dans nos yeux auparauant que d'aduertir nostre prochain du festu qui entre sous sa paupiere, nous apprend combien il vaut mieux que nous nous arrestions à corriger nos imperfections, qu'à faire censure à celles des autres. Il est bien plus digne d'vne ame chrestienne de plaindre le Prince de Condé, que de le condamner. S'il est coupable, n'est il pas assez de juges sans que nous nous declarations ses bourreaux auparauant qu'on l'ait déclaré digne du supplice. Laissons dedans les mains ou reside la puiffance, la liberté de sa condamnation. C'est aux particuliers à souhaiter tousiours l'innocence des accusez, comme c'est aux Magistrats & aux personnes publiques à en rechercher le crime,

Il n'appartien qu'à la malice des demons de souhaitter le malheur des hommes, & de faire toutes sortes d'efforts, & pour les faire tomber dans le peché, & pour leur faire souffrir la violence de la peine. Ne participons point à l'humeur dangereuse de ces esprits noirs, si nous voulons que nos actions meritent la lumiere.

Il y a outre ces considerations generales trois raisons particulieres qui nous doiuent faire considerer le Prince de Condé avec vn peu plus de moderation dans nos sentimens. C'est qu'il est Prince, c'est qu'il est ieune, & c'est qu'il est vaillant & qu'il a souuent battu nos ennemis. Sa qualité de Prince doit donner du respect à nos pensées & retenir la bride à nos paroles. Les Princes sont des hommes, mais ce sont des hommes extraordinaires, qui participans à l'esclat de la Maiesté Royale, brillent d'une splendeur qui nous doit estre venerable. La lumiere du Soleil que nous voyons au trauers de la Lune, encores qu'elle ne soit pas si viue ny si belle qu'elle est dedans son propre globe, ne laisse pas d'estre adorée par de certains peuples. Nous auons tous quelque sorte de veneration pour ceux qui ont les charges de la Couronne; par quelle raison traitterions nous indignement ceux qui sont honorez du sang mesme de nos Roys? il faut estre vn peu plus scrupuleux quand il s'agist de la haine d'un Prince, & prendre garde que le mespris qu'on fait du Prince de Condé ne rejaillisse sur toute la famille Royale. Si nous considerons ensuite sa ieunesse, en son âge, ou il est admirable d'auoir fait tant de belles choses, ou il est capable de se repentir & d'en faire encores de plus belles, ou du moins il est vn objet digne de nostre compassion. Enfin, si nous voulons nous souuenir de sa valeur & des grandes victoires qu'il a gagnées, à moins que d'estre trop ingrats & trop incapables de generosité; nous deuous en conseruer l'image dans nostre souuenir, & ne nous declarer pas si cruels à celui qui n'a pas fait compte de sa vie, & qui a abandonné à la fureur des armes ennemies tout ce qu'il a de plus pretieux sang pour nous proteger.

H

Entrons plustost dans l'admiration des jugemens de Dieu sur ce malheureux Prince. Toute la prudence, de luy, du Prince de Conty & du Duc de Longueville n'a pû l'éviter. La deffiance qui preuient les accidens n'a de rien seruy en cette occasion. Le Duc de Longueville qui auoit quelque pressentiment de celuy-là n'a pas laissé de le souffrir, & le Prince de Condé qui en estoit assez aduertiy, s'en mocquoit. La grande oppinion qu'il auoit de luy, ne luy permettoit pas de crainde personne. Il s'imaginoit que toutes choses deuoient suiure le train de ses volonteiz, & peut-estre il ne croyoit pas que le Ciel fust au dessus de sa teste. Mais, enfin, cette haute presomption est renuersée, il a perdu sans doute cette vaine image de son pouuoir, & l'experience luy a fait scauoir ce que sa gloire ne luy permettoit pas de comprendre.

Tous trois ils ne sont pas à se repentir de leur auugle preuoyance; ou plustost il ne sont pas à confesser qu'on n'a rien à preuoir contre le destin. Sa puissance renuerse toute autre sorte de puissance, & nulle sorte d'adresse ny de force ne luy scauroit iamais resister. Il y a vne certaine infailibilité dans les choses qu'il a determinées, de laquelle personne ne se peut garentir. Nous-mesmes bien souuent nous traueillons & nous sommes les instrumens de nostre propre ruine s'il l'a resoluë; nous courons à la mort s'il faut mourir: & quelques efforts que l'on fasse pour nous en distraire, nous sommes contre nos amis & contre nous-mesmes de cruels & d'inuifibles ennemis. Cesar mesprisa les larmes de sa femme que les horreurs d'un songe instruisoient ocultement de son malheur. Luy-mesme en allant au Senat, receut des aduertissemens qui ne pûrent l'empescher de s'y rendre, & de receuoir la mort violente que Brutte le plus cher de ses amis, & plusieurs autres Romains auoient conjurée. Le Marechal de Biron fust cent fois aduertiy de n'aller pas à la Cour, mais rien ne peust l'en n'empescher; il y alla, & il y receut par l'ordre du meilleur & du plus grand des Roys le iuste supplice qu'auoient meritè tous ses crimes. Enfin, comme ce que nous

appelons la destinée n'est autre chose selon les Chrestiens  
que les decrets de Dieu sur le gouvernement du monde, se-  
lon la puissance de Dieu il faut iuger des choses qu'il a de-  
terminées. De cette sorte il ne faut pas s'estonner du peu de  
preuoyance du Prince de Condé. Dans ses grands desseins  
il deuoit faire cecy, ou cela; il ne deuoit pas s'abandonner,  
mais Dieu le vouloit. Grace luy soit renduë.

FIN.

01720

111